

—Oui, j'ai vu ce que je voulais voir, et parcouru les environs, de façon à les connaître sur le bout du doigt.

—« Buenol » Moi, de mon côté, je n'ai pas perdu mon temps. Et je t'apporte un dessert auquel tu ne t'attends pas. Un vrai « nanan » quoi !

—Que veux-tu dire ? interrogea Cuchillo.

—Regarde-moi ça, fiston !

Et Louis Olr-mont tira, de sa poche de côté de son paletot, un cahier assez volumineux de papier dit « pelure d'oignon », qui tient le moins de place possible.

Il pouvait bien y avoir une centaine de feuillets, couverts d'une petite écriture fine et ferme, penchée et serrée ; de ravissantes « pattes de mouche », ou un mot.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Cuchillo surpris.

—Lis l'en tête du premier feuillet.

Cuchillo prit le paquet, y jeta les yeux et lut :

JOURNAL DE JEANNE

—« Journal de Jeanne ! » répéta-t-il. Que signifie ?...

—Cette écriture de femme, ce nom... tu ne devines pas ?

—Mlle de Léon ! s'exclama brusquement le faux marquis.

—Et « voilà ! » ricana le vicieux forçat.

—Qui t'a donné cela ?

—Personne !

—Où l'as-tu trouvé ?

—Je l'ai trouvé en le cherchant.

—C'est à dire que tu l'as pris !

—Mon Dieu, oui !

—Où ça ?

—Dans le petit secrétaire !

—C'est une infamie ! fit Cuchillo, en se levant avec colère. Tu as osé forcer ce meuble !

—Peuh ! Personne ne s'en doutera. Tu devrais connaître le fini de mon travail.

—Qu'importe ? C'est ignoble ! Comment, tu ne peux même respecter cette jeune fille si noble, si pure...

—Et si belle ! acheva le cynique coquin. Je te trouve bon dans ce rôle ! Est ce que tu la respectes, toi ?

—Profondément !

—Eh bien, alors, pourquoi lui mens-tu ? Pourquoi la trompes-tu ? Pourquoi en fais-tu notre complice... inconsciente, il est vrai, mais très réelle ? car c'est elle qui t'a ouvert les portes de la maison et les bras du papa ..

—Ce n'est que trop vrai ! répliqua Cuchillo avec une rage concentrée. Mais ce que nous faisons est assez ignoble, déjà, sans y ajouter des fioritures de ton goût. Je n'irai pas forcer ses meubles et lui voler ses secrets et ses pensées. Va reporter cela ! Je le veux !

—Bast ! fit Clermont d'une voix brève et sardonique. Je sais pourquoi j'agis. Nous sommes menacés. Tout n'est pas terminé comme tu le crois... Nous avons un ennemi ici, c'est Sylvain. Plus ou moins dangereux, je l'ignore encore... mais il faut se garder à carreau.

« Nous n'avons qu'une amie sérieuse... C'est la Petite Fée. Il faut donc la connaître à fond et la tenir. Lis ces pages... et tu me remercieras.

—Non ! ce serait une bassesse... un abus de confiance.

—Est-ce que tu en es déjà amoureux ?

Cuchillo rougit de colère.

—Je l'admire et je la respecte... parce qu'elle le mérite.

—Carajo ! Il ne faut pas la faire à papa ! Assez de sensi-

bilité niaise. Lis ces pages, te dis-je ; elles t'intéresseront ; il faut que tu saches ce qu'elles contiennent. Il le faut ! Entends-tu ?

« On y parle tout le temps d'un certain marquis, nommé Paul de Kandos, qui te touche de près.

—Ah ! fit Cuchillo étonné.

—C'est comme ça ! D'ailleurs, tu peux bien lire ce que j'ai lu... L'INDÉLICATESSE est commise.

Il haussa les épaules, en ricanant avec mépris.

—Va, profite-en sans scrupule...

—Tu as lu ?

—Parbleu !

—Et il n'est question que de Paul de Kandos ?

—Il n'est question que de lui !

Cuchillo regardait avec curiosité les pages étalées sous ses yeux, oubliant à présent sa première indignation.

Louis Clermont avait raison.

L'infamie était commise, sans qu'il y fût pour rien, et, dans la situation qu'il avait acceptée, qui veut la fin veut les moyens.

Puis Jeanne l'avait touché, « empoigné », comme on dit.

Elle le charmait et le préoccupait.

Peu à peu, il sentait naître en lui un immense désir de la connaître mieux et plus à fond.

D'ailleurs, si elle parlait de Paul de Kandos, ne fallait-il pas qu'il sût ce qu'elle en disait ?

Cela pouvait, cela devait servir.

—Je vais dans ma chambre, reprit froidement le vicieux forçat. Le temps presse. Je te laisse deux heures pour lire cela. Il faut que je le remette en place, cette nuit même.

—Et si on t'avait surpris... Si on te surprenait ?

—Laisse donc ! ça me connaît. Seulement, fais vite.

Il tira de son gousset une montre de métal blanc.

—Il est neuf heures. A minuit sonnant, le cahier doit reposer à sa place. Tu m'entends. « Hasta la vista ! » Au revoir.

Et, prenant un des deux chandeliers placés sur la table, il s'esquiva lestement.

Resté seul, Cuchillo s'empara du cahier qui contenait les confidences de Mlle de Léon, se rapprocha de la bougie, dont la faible lueur éclairait à peine la vaste pièce et le feuillet, d'une main émue et encore hésitante.

Le cahier contenait cent vingt feuillets, portant des dates diverses, dont la dernière remontait à la veille, après l'arrivée des deux hommes au château de Kandos.

Ce n'était point un récit suivi, mais une succession d'impressions et de pensées, sur des sujets différents, jetés au jour le jour par Mlle de Léon.

Elle y parlait d'elle et de ceux qui l'entourait, surtout de l'ABSENT, dont Cuchillo venait tenir la place.

La jeune fille avait écrit, comme elle pensait, ouvert son cœur tout entier, dans ces pages que nul ne devait voir.

Cuchillo les lut avec avidité.

Nous ne les reproduirons pas dans leur entier.

Nous ne citerons que les passages qui ont trait directement à cette histoire, qui frappèrent le plus vivement l'enfant naturel de Mlle Pruneau ; ceux qui agissent d'une façon décisive sur la tournoir de ses propres idées, et sur la nature de ses propres sentiments ; ceux, par conséquent, qui exercèrent une action déterminante sur la suite des événements étranges dont il nous reste à faire le récit exact.